

deleine écrivait elle-même à son grand-père : « Je suis maintenant bien contente, servant Notre-Seigneur en une si bonne maison, et je ne tiens plus ni à père, ni à mère, ni aux richesses, et je ne rentrerais plus à Gandie, même si je voyais la porte ouverte. Je suis sacristine... et j'aide la sacristine de la chapelle ; c'est une religieuse très charitable qui me lave mon linge et m'habille le matin... je fais savoir à Votre Paternité que dona Magdeleine (sa plus jeune sœur) va se faire religieuse bientôt. J'apprends la grammaire et à écrire parce que je dois être sa maîtresse. Elle n'a que deux ans et cinq mois, et moi je suis déjà grande : j'ai déjà sept ans et je marche vers mes huit ans. Je dis qu'en classe je pourrai jouer avec Magdeleine, mais au chœur, au réfectoire et au dortoir, il ne faudra pas qu'elle me dise rien. » Ces enfants, dont la vocation aujourd'hui nous semblerait étrange, devinrent des religieuses remarquables.

Alphonse, le second fils du duc de Gandie, se fit moine et plus tard devint abbé du monastère cistercien de Waldegna. Henri, né en 1518, fut chevalier profès, puis Grand Commandeur de Montesa, en attendant que Paul III, en 1539, le créât cardinal. Manifestement, l'Eglise était alors le débarras des familles seigneuriales. Elle assurait aux filles un abri que celles-ci acceptaient tantôt pieusement, s'y jugeant destinées, tantôt par force au grand détriment de la régularité monastique ; aux fils, l'Eglise réservait des commanderies et des prébendes, avidement convoitées.

A San Lucas, Louise, sœur de François de Borgia grandit dans les exercices d'une piété dont sa tante et tutrice devait modérer l'austère ardeur. Dans son testament, dressé en 1538, le duc son père exprimait le désir que Louise fut aussi religieuse. Il s'en remettait cependant à la duchesse de Médina-Sidonia du soin de disposer de sa pupille. Ni la duchesse, ni l'archevêque de Saragosse, ni même, semble-t-il, François de Borgia